



Malgré les détours qu'ils peuvent emprunter, bien qu'on ne sache guère où ils commencent ni où ils finissent, les chemins vont généralement d'un point à un autre, en ligne droite. Pourtant, pour dresser la carte de tous les chemins sur lesquels on s'est aventuré au cours d'une vie, il faudrait, mieux qu'une cartographie de l'espace, une cartographie du temps, sans parler de cette cartographie du rêve qu'aucun organisme sérieux ne voudra jamais financer mais qui serait si utile à qui veut s'orienter dans ces royaumes obscurs — dépourvus de Constitution, de police, de Parlement —, dont, chaque nuit, nous sommes les sujets. Mais le chemin a besoin de s'effacer, il veut que nous l'oublions, il n'existe que parce que nous sommes passés.

La création, c'est autre chose, c'est un cercle, l'orbite d'un astre ou d'un atome, une sphère dans laquelle l'homme ou le dieu s'inscrit, par laquelle il se survit. La création, c'est Michel-Ange dormant dans son atelier, le ciseau à la main, au pied d'un bloc de Carrare. C'est Mozart écrivant *La Flûte enchantée* enfermé avec du vin et des comédiennes dans une cabane de bois au fond du jardin de Schikaneder. C'est Stendhal dictant *La Chartreuse de Parme* sans sortir de son appartement de la rue de Caumartin. C'est Flaubert écrivant *Madame Bovary* dans sa bibliothèque de Croisset, avec pour seul compagnon, pendant des années, le fleuve qui s'écoule sous ses fenêtres. C'est Proust reclus dans sa chambre de liège.

Il me semble qu'il y a une contradiction géométrique entre le chemin, qui est une droite — et qui est donc infini —, et la création, qui est un cercle — et qui est donc finie. On se souvient pourtant des premiers vers de la *Divine comédie*, et l'on sait l'importance que ce poème accorde aux cercles :

« Au milieu du chemin de notre vie

Je me retrouvai par une forêt obscure

Car la voie droite était perdue. » (Traduction Jacqueline Risset.)

Il y aurait donc, pour le poète, une manière de concilier la droite et le cercle, et qui est simplement ce que nous allons faire ensemble : nous perdre en chemin.

J'ai cité Michel-Ange, Mozart, Stendhal, Flaubert, Proust, Dante, et j'aurais pu en nommer bien d'autres. Tous ont quelque rapport avec l'Italie, car ce pays est ce qui, sur terre, se rapproche le plus de la création, en tout cas de la création artistique et littéraire. Pendant longtemps, les plus beaux chemins d'Europe furent les voies romaines, aux larges pavés creusés d'ornières, qui sillonnaient les provinces de l'empire : la via Aemilia, la via Appia, la via Cassia, la via Flaminia, la via Salaria, la via Domitia ou cette via Aurelia, qui partait de Rome, traversait Pise, Gênes et se prolongea, sous Auguste, jusqu'à Aix-en-Provence — elle passait, paraît-il, près de la cathédrale, à quelques mètres de l'endroit où nous parlons, et si nous avions été là déjà, à deviser ensemble, il y a quelque 2000 ans, nous aurions pu nous interrompre

¹ Intervention aux Journées des Écrivains du Sud, 31 mars 2012. © Thierry Laget.
(Thierry Laget : www.thierrylaget.com/)

un moment pour aller observer les soldats romains qui travaillaient, car il n'est guère de spectacle plus captivant que de regarder des hommes construire une route – la création des chemins serait-elle le vrai chemin de la création ?

Mais les voies romaines ne sont plus très fréquentées et l'on n'entre plus en Italie comme autrefois, en traversant les Alpes à pied, par le Petit Saint-Bernard, par le Mont-Cenis ou par le Saint-Gothard. Arthur Rimbaud a décrit les supplices de l'expédition — « une bise aussi carabinante, les cils et la moustache en stalactites, l'oreille déchirée, le cou gonflé » — et Turner a peint l'effroyable et bien nommé Pont-du-Diable, jeté au-dessus des abîmes. La descente était plus périlleuse que l'ascension. Il fallait confier sa vie à des porteurs qui sautaient de rocher en rocher, balançant au-dessus des précipices la civière où vous aviez pris place. Ou bien il fallait, en fermant les yeux, laisser les mulets longer les ravins de deux ou trois mille pieds de profondeur, sans songer à les retenir ni à les guider. Ceux qui avaient traversé cet enfer recherchaient ensuite les premiers citronniers, comme Adam l'arbre du paradis. Dans la plaine, ils étaient émerveillés de voir, comme Goethe au bord de l'Adige, « quelques moulins, entourés de pins antiques », ou de hautes vignes entrelacées aux arbres, comme dans les *Bucoliques*. Plus on descend vers le Sud, plus on remonte dans le temps. À Florence, Montaigne foule les grandes dalles de la place de la Seigneurie sur lesquelles, quatre-vingts ans plus tôt, a été brûlé Savonarole ; à Rome, Duclos croise à chaque pas Tite-Live, Salluste, Tacite, Horace, et, lorsque Alexandre Dumas arrive en Sicile, c'est dans la Grèce de Théocrite qu'il met le pied. En longeant, vers Gênes, ce qu'il nomme « la délicieuse route de la Corniche », Stendhal traverse le plus beau paysage du monde : « C'est voyager sur la tablette de votre cheminée ; la mer est le parquet, la glace est la crête de l'Apennin. » En Calabre, les chemins sont des précipices, et quand ils se transforment en sentiers à peine praticables, on est sûr d'y rencontrer des brigands : on est là en plein roman.

Les premiers voyageurs qui se sont mis en route allaient visiter des tombeaux : qu'on songe aux tombeaux des apôtres et des saints, qui attirèrent dans les grandes villes de la chrétienté des pèlerins de toute l'Europe, ou à ces pèlerinages en armes vers le Saint-Sépulcre, que furent aussi les croisades. C'est au long des voies romaines que les anciens avaient édifié leurs tombes. À Rome, sur la voie Appienne, on peut encore deviser avec tous ces personnages dont les effigies de marbre nous attendent dans un paysage qui n'a guère changé depuis Claude Lorrain et dont les épitaphes nous apostrophent dans une langue que nous comprenons encore. Ils nous parlent, eux aussi, du chemin de notre vie : « Ralentis donc le pas et permets, je te prie, qu'une ombre te distraie, acharné que tu es ! car le chemin est dur. Et que t'échines-tu à arpenter la route ? » (*Tombeaux romains*, Le Promeneur, 1993, p. 113.)

À Naples, les voyageurs allaient se recueillir au tombeau de Virgile (à ce que l'on prétendait être le tombeau de Virgile), situé à l'entrée de cette immense grotte du Pausilippe, véritable tunnel qu'ont creusé dès l'Antiquité des ingénieurs soucieux de raccourcir les délais d'acheminement des marchandises et d'épargner la peine des voyageurs. Et c'est aussi au bord de cette route, la plus extraordinaire, la plus inquiétante, la plus mystérieuse qui soit, plongeant dans le rocher pour ressortir dans les champs Phlégréens, où les fumerolles, les volcans mal éteints et les odeurs de soufre vous rappellent à chaque pas que vous êtes en terre de légende — c'est donc

au bord de cette route que fut dressé le tombeau d'un autre poète, aussi grand que Virgile et Dante, Leopardi.

Cheminer au pays de la création, c'est donc d'abord côtoyer les morts, non seulement ces grands ancêtres — peintres, sculpteurs, architectes, poètes — dont on est venu imiter l'exemple ou suivre la leçon, mais aussi les anonymes, les modestes morts d'autrefois dont les cippes et les stèles accompagnent votre promenade comme si c'étaient les livres d'une bibliothèque. Goethe l'a noté dans son *Voyage en Italie* : « Le vent qui souffle des tombeaux des anciens arrive, chargé de parfums, comme par-dessus une colline de roses. » (Éd. Christian de Bartillat, 2003, p. 48.)

Moi aussi, je suis allé chercher le baptême ou l'ondoiement dans ce pays qui a connu cinq ou six renaissances. J'ai passé plusieurs années à Florence, à parcourir ces chemins, car il me semblait que rien ne pouvait m'apprendre davantage sur ce que j'avais à écrire. Mais que retient-on de ce que l'on a vécu ? J'ai passé des journées dans les bibliothèques, aux archives, à dépouiller des liasses de documents sur l'histoire des Macchiaioli, ces peintres du XIX^e siècle qui ont volontiers représenté les chemins de terre sur lesquels passaient les Chemises rouges des garibaldiens, les chariots des armées ou, simplement, de grands bœufs blancs aux cornes en forme de lyre. J'ai passé des heures assis à mon bureau, le stylo suspendu dans les airs, prêt à saisir l'idée qui devait se présenter — et qui ne se présentait jamais au bon moment. Mais c'est que mon bureau était situé en face de la fenêtre, et que, lorsque je levais les yeux, je voyais la colline de Bellosguardo, le petit chemin pavé qui grimpe avant de longer les jardins du château, et toujours je m'imaginai marchant sur ce chemin, et d'ailleurs je finissais par laisser tomber le stylo, les archives, le travail, pour aller me promener sur cette route étroite, encadrée de hauts murs. Pas une image ne m'est restée des heures de labeur, qui soit plus intense que ces quelques pas, ou que ceux sur une route de campagne, à Montecatini, où j'avais marché sur un clou rouillé, ou que cette nuit d'hiver, à Reggello, dans la montagne, où la route était recouverte de cristaux de glace scintillants qui crissaient sous la semelle et menaçaient de vous rouler dans le fossé. Le chemin, c'est l'endroit où il peut vous arriver quelque chose.

Pour ressusciter les émotions que l'on a éprouvées sur ces chemins, on tente, des années plus tard, d'en reconstituer le mouvement en travaillant ces chemins sur le papier que sont nos phrases. Pour l'écrivain comme pour le musicien, la phrase est le chemin privilégié de la création. Quand il a terminé sa journée d'écriture, il doit éprouver la même satisfaction que le soldat romain qui, le soir, regagne son camp en foulant les dalles qu'il vient d'ajuster.

Il est un écrivain qui, lui, ne s'est pas payé de phrases, qui a pourtant parcouru bien des routes et qui a résolu d'une manière très élégante ce paradoxe du chemin et de la création. C'est un dilettante, un soldat, un peintre, un voyageur, l'un de ceux qui ont vu le monde basculer au moment de la Révolution française et qui ont voulu maintenir le grand style aristocratique qu'avait abattu le bourreau de la place de Grève. Son premier livre paraît signé des seules initiales « X, O.A.S.D.M.S. », ce qui signifie « officier au service de sa majesté sarde ». Le X n'était pas la marque de l'anonymat, mais l'initiale de son prénom. Il s'appelait Xavier de Maistre.

Il est né en Savoie, à Chambéry, sujet du roi de Sardaigne, a longtemps vécu à Turin, puis s'est installé à Moscou, à Saint-Pétersbourg, a fait toute une carrière militaire, jusqu'au grade de général, au service de l'empire russe, a participé à la campagne de France, a épousé une princesse moscovite, a vu s'éteindre, les uns après les autres, ses deux filles et ses deux fils, quatre pauvres enfants qu'il adorait mais qui n'avaient reçu qu'une froide étincelle de la vie qui anima leur père jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans. Il a longuement séjourné en Italie, à Naples, à Rome, à Florence, à Lucques. Il écrivait en français mais n'a passé que quelques semaines à Paris, à la fin de sa vie. Sainte-Beuve, qui lui rendit alors visite, parle de lui comme de l'« un de ces hommes dont la rencontre console de bien des mécomptes en littérature et réconcilie doucement avec la nature humaine ».

Ses textes, toujours brefs, racontent une ascension en montgolfière, mettent en scène un lépreux de la ville d'Aoste, des prisonniers du Caucase, une jeune Sibérienne, un papillon. Lui qui, pendant quelque temps, à Moscou, gagna sa vie en peignant des miniatures, était aussi un adorable épistolier.

En 1790, à la suite d'un duel, il est consigné aux arrêts de rigueur et doit passer quarante-deux jours sans sortir de sa chambre. Il en profite pour écrire ce petit livre délicieux, *Voyage autour de ma chambre*, chef-d'œuvre du style tendre et malicieux, qu'on a souvent réimprimé mais qu'il ne publia pas lui-même, puisque c'est son frère, le sévère Joseph de Maistre, le philosophe de la réaction, l'« ami du bourreau », comme l'appelait Stendhal, qui l'imprima à son insu en 1794.

En littérature, le modèle de Xavier de Maistre, c'est Laurence Sterne. Avant même *Tristram Shandy*, dont la fortune fut immense dès sa parution à Londres en 1760, c'est son *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie* qui fut d'abord traduit en français. Sterne est le roi de la digression, du coq-à-l'âne, du collage, de la fantaisie philosophique, narrative ou typographique : son roman fourmille de trouvailles, de pages entièrement noires ou marbrées, de cascades de tirets, de récits emboîtés, à la manière des *Mille et Une Nuits*, mais de mille et une nuits qui ne sont pas suivis de mille et un matins. Débarqué à Calais, le révérend Yorick progresse par petites étapes. Au chapitre 26, il n'a pas dépassé Amiens. Il s'attarde sur ses rencontres, ses pensées, ses amours, davantage que sur le paysage. Après une halte à Versailles, il traverse Paris, fonce jusqu'à Lyon, avant de s'élancer sur la route de Turin. C'est là que s'interrompt le récit. Yorick ne verra jamais Naples.

Xavier de Maistre reprend le voyage sentimental à Turin, là même où Yorick s'était arrêté. Après Sterne, il fait, dans le *Voyage autour de ma chambre*, le pastiche du récit de voyage : « Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. » Sans quitter son fauteuil, mais en adoptant le ton d'un grand voyageur, il raconte une expédition dans le temps, dans le souvenir, — et l'on pourrait prononcer ici de grands mots : Dieu, l'âme, l'imaginaire, l'introspection, mais ce serait trahir la légèreté de Xavier de Maistre. Laissons-lui plutôt la parole : « Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes, il est indépendant de la fortune. Est-il en effet d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde ? Voilà tous les apprêts du voyage. / Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament ; qu'il soit

avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi ; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la Terre, il n'en est pas un seul — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) — qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde. »

Depuis que j'ai découvert le *Voyage autour de ma chambre*, je l'ai relu bien souvent : chaque fois, j'ai eu le même saisissement aux chapitres XI et XII. Xavier de Maistre évoque le souvenir d'une promenade en montagne avec Rosalie, mais l'émotion le submerge et il préfère se taire : « Je n'irai pas plus avant aujourd'hui », dit-il, dans une formule digne de Dante, avant de passer à un chapitre qui ne contient que deux mots noyés dans les points de suspension, mais jamais deux mots n'ont autant signifié, et jamais chapitre aussi bref n'a été plus dense, plus évocateur, entre le sourire et les larmes, entre le bonheur et la mélancolie.

J'ai, pour ma part, publié un roman — *La Lanterne d'Aristote* — dont l'épigraphe m'a été fournie par Sterne, dans lequel je cite une ou deux fois Xavier de Maistre et dont le narrateur est un homme qui ne quitte guère la bibliothèque d'un château où il voit se dérouler des événements de plus en plus imprévisibles. Il laisse ses pensées divaguer sur le monde, sur les femmes, sur les livres, sur Dieu, sur tout ce qui lui vient à l'esprit, sur tout ce qu'il voit et ressent. Il a, lui aussi, parcouru bien des chemins, ayant fait plusieurs fois le tour du monde, mais il les a oubliés, et il ne lui reste plus que l'enchantement de vivre au milieu de la création. Il finit, comme Xavier de Maistre, par épouser une princesse russe.

Tels sont quelques-uns des chemins par lesquels je me suis approché de mon livre : les routes d'Italie, les tombes des écrivains, Stendhal, Sterne et Xavier de Maistre. Comme souvent, les chemins se confondent avec la création, et j'aurais dû commencer par cela, qui nous aurait épargné un long détour, mais ç'aurait été oublier que la terre est ronde et que les chemins qui la parcourent, si on les prolonge à l'infini, dessinent un cercle.
